



Ceux du lointain, L'Amourier édition, mars 2017

par Michel Ménaché, *Revue Europe*, N°1061-62, septembre 2017

Si Patricia Cottron-Daubigné ouvre *Ceux du lointain* sous le signe de Virgile, c'est non pour célébrer des héros mais pour chanter les hommes d'aujourd'hui victimes de la haine et des armes, condamnés à l'exil : « je prends chez Virgile cette leçon des temps / son présent éternel. » Enée alors devient un singulier collectif, son sort est partagé par des veuves, des orphelins, des hommes blessés, des vieillards en péril, sur terre et sur mer : « Énée de Syrie comme il y eut / Énée de Troie / [...] exilé de tous les siècles et de tous les lieux. »

Dans le premier chant, *Énée de Syrie*, la tonalité épique semble inversée, la vaillance des exilés n'est plus de vaincre l'opresseur mais de tenter de survivre : « Je dis l'homme en lambeaux / et du plus haut courage. » Ou encore : « je ne viens rien conquérir / je viens vivre. » Et s'indignant de l'indifférence et de l'hostilité grandissantes dans notre Europe – *aux anciens parapets* (Rimbaud, déjà) –, l'auteure offre à Énée de Syrie empathie et parole d'hospitalité : « je le glisse dans mes mots / ma langue / comme une terre / je l'accueille [...] à l'écart des discours comptables et coupables / à l'écart / des peurs entretenues. » Comme Anchise, des vieillards ne peuvent suivre : « Pars mon fils / je vais mourir ici. »

Dans *Tombeau*, hommage est rendu aux disparus. Le lyrisme s'estompe, se mue en émotion elliptique : « j'écris chaque prénom lentement / contre le nombre sans visage // je pourrais tout un livre / de tous les morts nos morts / en Méditerranée et sur les routes d'Europe... »

Le troisième chant, *Lieu*, évoque le sort des rescapés, ceux qui croient être arrivés en terre d'asile, parqués dans des camps, empêchés de poursuivre derrière des grilles, cernés de barbelés : « camps des refusés des interdits / où s'installent les mêmes détresses. »

Le quatrième chant s'attache au quotidien d'une *mère courage* : *Brika de Roumanie*. Les premiers vers en ouverture font écho au célèbre poème de Villon : « Pendus par les pieds / la boue les mains / qui mendient / pendus je vous vois ainsi / Frères Humains / au gibet de nos silences. » Brika travaille pour un salaire de misère, elle doit mendier pour faire vivre ses quatre enfants, « la misère installée » dans le bidonville, où « la boue fonde le lieu. » Mais envers et contre toutes ses misères, « Brika donne le chant et le rire à ses enfants... » Au-delà des peurs et des larmes, « ton corps et ton rire dansent ton peuple / Brika / femme musique fleur double de poésie. »

La deuxième partie du livre, *Écrits du rivage*, exprime la honte et la responsabilité du repli sur soi des nantis européens. L'auteure stigmatise l'abandon des naufragés livrés aux trafics des passeurs et aux naufrageurs. Elle pleure : « l'amère mare nostrum / que nous emplissons des corps errants. » L'égoïsme se double de la peur des contaminations : « votre respiration est une pollution / nous portons des masques / nous dressons des murs. » Et d'imaginer la compassion future et le remords des mêmes qui préféreront exprimer



leur pitié plutôt que de manifester présentement leur solidarité, viendront à s'émouvoir faute d'avoir agi : « *Après / nous écrivons des oraisons funèbres / si belles / avec cœur et profonde musique (...)* quand nous aurons laissé la mer / vous avaler // nous écrivons. » Ils passeront du cynisme froid à la plainte enflammée !

Patricia Cottron-Daubigné, avec une grande justesse, oppose un regard fraternel et lucide au cynisme et aux calculs glacés des puissants, en notre époque d'humains de plus en plus nombreux, déracinés et malmenés par l'horreur économique déjà honnie par le poète aux semelles de vent.

